

## Entretien avec Victor Ventré

Instituteur puis moniteur-éducateur à Saint-Hilaire (1937-1941)  
Educateur-chef à Saint-Hilaire  
Directeur de Saint-Hilaire (1947-1957)  
Retraite en 1976 en tant que directeur d'Aniane

**Date de l'entretien : 21 mars 1981 à Sète par Jacques Bourquin**

*A des fins de clarté de l'exposé, le propos de Victor Ventré a fait l'objet de reformulations de la part de l'intervieweur ; la présente retranscription diffère, donc, dans sa forme du fichier audio source.*

***JB : Comment avez-vous été amené à vous occuper ce que l'on appelait vers 1936 « les enfants de la justice » ?***

***VV*** : J'avais fait mon service militaire à Lyon et un jour où on m'avait demandé de prendre des renseignements pour quelqu'un qui voulait rentrer à l'administration pénitentiaire, c'était en 1935, on commençait à parler des scandales des bagnes pour enfants, le problème m'intéressait. J'avais laissé mon nom dans le cas où ils auraient besoin, un jour, de gens comme moi.

J'étais bachelier, j'avais commencé mon droit. En sortant de l'armée, je suis entré comme sous-chef comptable à l'électricité de France. J'ai fait les grèves de 1936, je savais que j'étais mal vu et que je ne pourrais pas rester. Début 1937, je reçois une lettre de l'administration pénitentiaire, où l'on me propose de venir à Saint-Hilaire que l'on va réformer.

J'arrive à Saint-Hilaire en 1937, je trouve avec moi 3 ou 4 types qui arrivaient comme moi. Rien ne ressemblait à ce que l'on nous avait promis, pas de mess, pas de logement. Le directeur de l'époque, Gode qui venait de Doullens, ne croyait pas trop à la réforme, il ménageait les personnels pénitentiaires. En fait, très vite, on est convaincu qu'on cherchait plus ou moins à ce que l'on se casse la gueule. On avait envie de partir.

**!!!![Début du fichier audio] !!!!**

Moi, je me suis trouvé un peu à la tête de mes camarades parce que je parlais le plus fort et que je venais du midi. Je dis : « *Attendons quelques jours pour voir* ». Les surveillants nous font très vite savoir que nous ne sommes pas *persona grata* et on pense qu'ils vont tout faire pour nous décourager. Ils nous mettent dans des situations difficiles. Les gamins nous regardaient de façon curieuse en se disant : « *qu'est-ce que c'est que ces hurluberlus ?* ». Nous on ne leurs cherchait pas de crosse, on était un peu comme des observateurs. Donc, les surveillants nous font savoir par les mineurs qu'ils nous attendaient à la « dame blanche », c'est-à-dire à un certain endroit de la route un peu en contrebas pour nous casser la figure purement et simplement. Bon, il est un fait que nous sommes surpris par cette attaque, mais cela tourne court, ils n'étaient pas très nombreux, nous étions jeunes. Tout ceci nous ancre dans l'idée que nous n'allons pas passer pour des foireux, on va continuer un peu. Ensuite, sans le vouloir, nous multiplions les erreurs réglementaires, d'abord parce qu'on parlait avec les mineurs, on n'était pas sur les cours dans les postes qui nous étaient préconisés, c'est-à-dire contre un mur pour toujours avoir les mineurs en face de soi,

moyennant quoi qu'on se faisait engueuler tous les matins par le directeur, et plus particulièrement moi, puisque j'étais un des porte-paroles de notre groupe.

Autre truc déterminant, on s'est dit : « *il faut faire quelque chose* », on a essayé de faire des jeux avec les mineurs, on s'est fait savonné parce que c'était interdit, malgré cela on a réussi à un moment, au lieu de voir les mineurs se bagarrer en permanence, d'organiser un jeu. Qu'est-ce qui s'est passé au cours de ce jeu ? Moi-même, je n'ai pas fait très attention, mais le fait est que le soir même, on avait un rapport fait au surveillant chef et le lendemain matin on est passé, je suis passé au conseil de discipline. Interrogatoire, on me reprochait que pendant ce jeu, je n'avais pas surveillé et que, paraît-il, il s'était passé des faits pas très orthodoxes, que certains mineurs, par délation, avaient expliqué au surveillant-chef. Je n'avais que ma bonne foi et celles de mes camarades. L'administration est saisie et, par retour de courrier, j'ai un blâme avec inscription au dossier. Alors tout ça, loin de nous décourager, nous renforce dans l'idée de : « *on va peut-être foutre le camp, mais d'une autre façon que de celle dont on veut nous faire partir.* » Puisqu'ils veulent nous foutre dehors, nous allons singer un départ. Nous prenons armes et bagages et nous faisons savoir par des voies souterraines que nous foutons le camp. Nous allons à pied jusqu'à Fontevault avec nos valises pour prendre le car, grande joie de nos surveillants, mais ils avaient oublié qu'on était un peu étudiants. Nous descendons du car à la halte suivante et nous prenons un taxi pour revenir.

Les surveillants apprennent à 1 heure, au moment de la reprise du travail que nous ne sommes pas partis, tout cela est très contrariant. Là-dessus, évènement important, Vincent Auriol qui était ministre de la justice s'amène. On avait fait des foules de rapports dont on n'avait pas réponse. Vincent Auriol nous passe un poêle terrible, à moi en particulier : « *on vous a envoyé faire pour ces jeunes des choses importantes, vous arrivez, vous foutez la pagaille...* ». Nous, évidemment à 25 ans, le ministre de la justice avec toute sa corrida, on est bouche bée, incapable de dire un mot, mais l'esprit d'escalier aidant, j'ai réuni mes camarades : « *on s'est laissé avoiné* ». Je vois la secrétaire du ministre, je demande une audience mais ça n'a pas marché. Bref, vous voyez la situation, le ministre partant en disant : « *c'est la fin de tout, on arrête l'expérience* ». Nous contrits, les autres exultant.

Mais en avril (1937) arrive Max Rucart, le nouveau Garde des Sceaux. Il nous adresse aussi un poêle, mais on avait eu le temps de respirer. Quand Rucart a fini de nous attraper, j'ai pris la parole : « *Ecoutez, tout ce que vous racontez, ça ne vaut rien, mais on va vous montrer* ». Il y avait Buzenac avec moi. Nous escortons le ministre et on le promène dans toute la maison, on ne se prive pas au passage de poser des questions aux mineurs : « *Qu'est-ce que tu as mangé hier soir ? A quelle heure t'es-tu couché ?* ». On l'a mené jusqu'à la cuisine, aux locaux disciplinaires. Quand max Rucart est parti, il a dit : « *J'ai compris, c'est fini* ». C'est lui qui va nommer Dhalenne. A c'moment, on décide de liquider toute l'ancienne direction. Gode, le directeur, est renvoyé, ils se sont rendus compte qu'on ne pouvait rien faire tant qu'on était barré comme cela.

Se constitue alors une nouvelle équipe avec Dhalenne, qui était chef de bureau au ministère, Marquette, qui venait de Lamotte-Beuvron, où il était greffier-comptable, et qu'on bombarde sous-directeur. On prend Pailhes, qui était ingénieur-agricole à Lamotte, et on recrute Nantier, en tant que surveillant général et professeur d'éducation physique.

Un beau matin, on voit arriver des bagnoles officielles qui entrent à Saint Hilaire. Comme je faisais instituteur à ce moment, pendant les heures où il n'y avait pas cours, je faisais du travail de bureau. J'étais au secrétariat, je vois arriver toute cette cohorte tonitruante : « nous voulons voir le directeur tout de suite ! ». Ils entrent dans le bureau. La porte s'ouvre

Gode sort en pleurant, il me dit : « Vous êtes tous des salauds ! ». On nous appelle dans le bureau et solennellement le directeur de l'administration pénitentiaire nous présente Dhalenne et Marquette.

Dhalenne : « je vais prendre l'affaire en main » et se fait installer un lit dans son bureau : « je vis là, jusqu'à ce que les choses soient mises en ordre. ». Après quoi il nous dit : « Messieurs vous avez été des plaisantins ». Il faut dire qu'il plaisantait à demie, car avec Buzenac on avait envoyé un rapport à l'administration pour donner nos idées de réformes. Dhalenne nous dit que c'est bien ce que nous avons écrit, mais qu'il faut l'appliquer.

Il y avait un marchepied entre ce que l'on disait et ce que l'on pouvait faire. J'étais le seul avec Buzenac à avoir le bagage nécessaire, et lui plus que moi, il était licencié en droit pour être titulaire. Dhalenne nous dit : « Vous êtes titulaires sur place, votre blâme je le mets à la poubelle. ». C'était tonifiant. Et on commence à démarrer comme cela.

On sort petit à petit des principes pénitentiaires fondés sur la crainte, l'hostilité, les surveillants, leur vie c'était pas du gâteau, quand ils pouvaient attraper un mineur, ils le tabassaient sauvagement, mais réciproquement, j'ai vu un surveillant à Belle Vue attaché à un radiateur et tué à coups de sabots. On ne se faisait pas de cadeaux. Il fallait tout changer.

Dhalenne dit à tout le personnel pénitentiaire : « vous devrez vous en aller dans un certain temps, je m'engage à vous donner la porte de votre choix ». Il était arrivé avec un tas de nomination en blanc et se met à recruter des instructeurs dans le cadre artisanal (Charron, menuisier, forgeron) car la majorité des placements des mineurs se faisaient dans des petits bourgs.

Dhalenne fait changer les uniformes, ou remplace les sabots par des chaussures, on abandonne le treillis blanc, on abandonne l'esprit occupationnel par l'esprit éducatif. Les brigades à la terre sont remplacées par un apprentissage artisanal.

1938, première mobilisation, Dhalenne qui est capitaine est mobilisé, alors qu'on commençait à peine à tirer un peu parti de la situation. Il avait mis comme premier principe : supprimer les évasions, le type qui s'en va c'est contagieux et ça fout tout en l'air, d'où tout un système de mobilisation au top sonore, chacun avait un poste quelque part. Moyennant quoi on a endigué et on a fait savoir aux types que fuguer c'était une connerie.

Deuxième principe : on était là pour faire autre chose qu'avant, pour les aider. Dhalenne revient au bout de 15 jours de la mobilisation et rien n'a été perturbé.

***JB : Il reste encore des surveillants, quel est alors leur rôle ?***

VV : Les surveillants sont relégués momentanément dans les grands carrés, c'est-à-dire avec les plus grands, et nous les éducateurs, on a mis tout notre effort sur le petit carré.

***JB : Vous êtes combien de moniteurs éducateurs ?***

VV : On est 6 ou 7, mais on travaillait toute la journée, pas de congés hebdomadaires. On faisait le levé jusqu'au repas, après le repas, travail de bureau, puis les mineurs jusqu'au soir avec les dures journées du dimanche. C'était le lot de tout le monde. Comme on s'était un peu organisé, on s'était embauché à nous 7 une personne qui faisait la tambouille. Il était prévu que tout le monde devait être célibataire, et j'étais le seul marié, ça posait un problème. Quand ma femme est arrivée, Gode a dit : « ça ne marche pas », puis il nous a tout de même donné un espèce de petit local.

1939 arrive. On avait déjà une bonne allure de croisière, les ateliers artisanaux marchaient, il y avait plus de stabilité, déjà on avait des jeux, on avait introduit des soirées veillées. Dhalenne était bon musicien, on avait fait des petites scénettes.

**JB : La référence au scoutisme était-elle importante ?**

VV : Pas encore. On débroussaillait le terrain. La guerre arrive. Dramatique. Tout le monde part, des jeunes aussi. Il ne reste que Marquette et on rappelle les anciens surveillants. Evidemment moi je n'ai pas vécu cette période, je ne suis rentré que début 1941.

Reprise en main pénitentiaire. Marquette lui dévoilait son jeu, lui avait fait cela surtout pour avancer, reprendre le système pénitentiaire, mais les mineurs qui avaient goûté autre chose commencent à regimber, et Marquette fait cette chose idiote, il dit un matin aux types en plein rassemblement : « Si ça ne vous plaît pas vous n'avez qu'à vous en aller ! ». 180 types sont partis, à l'époque il y en avait 250.

180 types prennent la route en pleine guerre, avec les bombardements de 1940. Certains ont pu être récupéré, d'autres pas, certains sont peut-être morts sous les bombardements ou ont profité du désordre, bref ça n'a pas calmé les esprits. Après une bonne bastonnade, les surveillants ont repris les rênes du mouvement.

1941. Je n'étais pas prisonnier, j'étais en Syrie. Je rentre sur Marseille, je suis momentanément comme enseignant, mis à la disposition des mineurs à Chabre en attendant de pouvoir passer en zone libre. L'administration pénitentiaire fait rentrer les prisonniers, la totalité de notre personnel rentre. Dhalenne reprend le problème comme il peut avec toutes les difficultés. On se retrouve en 1941 avec Marquette qu'on supportait mal, mais il avait plus ou moins fait amende honorable. Nous reprenons.

C'est la plus belle époque de Saint Hilaire. L'administration est à Vichy de l'autre côté de la barrière. Ceccaldi qui avait été chef de bureau avec Dhalenne est un homme très prudent, ne cherchant pas d'histoire, ne voulant pas donner le feu vert à Dhalenne, mais lui disant : « Vous faites ce que vous voulez heu... » Ceccaldi est à Vichy il dit : « *Faites ce que vous voulez mais je ne veux rien savoir* ». Ça nous a donné une autonomie énorme. On n'a plus de règles, sauf celles que nous prenons nous-mêmes. C'est là qu'a commencé le scoutisme, on a commencé par camper avec des types dans les bois, on était aussi un peu sous l'influence Pétainiste « famille - patrie ». On hissait le drapeau, sans vouloir jouer les grands résistants, on avait cette mentalité nationale que l'on a toujours quand on est sous l'occupant.

Avec Dhalenne, on a commencé à chanter, à tricher un peu avec la marseillaise. D'un certain côté Ceccaldi aurait été content, d'un autre côté il aurait dit : « *moi je ne sais pas, ils ont enfreint les ordres* ».

A ce moment ce fut très bénéfique, nous avions tous les gens qui arrivaient, un tas de jeunes qui cherchaient à échapper au STO. Pas d'empêcheurs de tourner en rond, pas de règlement. Des jeunes comme Thapon et Bernard qui nous ont apporté un renfort, ces types-là, comme nous, ils ne cherchaient pas à faire de vagues, nous n'avions pas de distractions, on se concentrait sur l'établissement, on vivait à l'heure de la baraque, on partageait nos joies avec les mineurs et eux ne cherchaient pas à s'évader. Il y avait la police allemande, les événements faisaient que nous étions très proches les uns des autres. On faisait des fêtes pour les prisonniers, on montait des scénarios, tout un tas de distractions. Si vous voulez, on avait carte blanche sur un tas de choses, on n'avait pas de problèmes de ravitaillement, nous avions du cheptel, du terrain, pas de difficultés locales. On a pu faire des choses importantes, moi j'étais l'éducateur chef, on commençait à faire des études psychologiques pour essayer d'orienter les gens et en même temps de tenir les dossiers à jour, de faire des statistiques...

***JB : Il y avait Richard qui s'occupait de l'accueil et de l'observation ?***

VV : Oui un peu après. Je lui ai confié...Dhalenne lui avait laissé les brides sur le cou, j'étais maître de la partie éducative. Un seul type me gênait, c'était Paihlès, car il était économe et j'avais besoin de moyens et je luttais contre lui. D'un autre côté lui, il s'était fait une cour avec ses cuisiniers et son foot, moi j'avais mon scoutisme. Sur les terrains de sport, on se chipotait un peu les meilleurs types, chaque fois que ça ne collait pas Paihlès allait se plaindre à Dhalenne et Dhalenne me soutenait constamment en me disant : « Laissez le gueuler ».

C'est à ce moment que Richard arrive, je lui ai dit que nous allions faire un truc qui nous faisait peur, c'est la section d'accueil. On avait acquis Rabaté, j'ai installé là mon Richard avec comme mission de faire l'accueil des jeunes, les décrocher pour pouvoir les orienter. Le problème quand un mineur arrive : il est en difficulté, il fait feu des 4 roues, il n'a qu'une envie, foutre le camp. Il faut donc le rassurer. Si on le met tout de suite dans une discipline, vous accentuez la difficulté. Là on recevait le type, il n'y avait pas de travail obligé. C'était l'appivoiser. Richard a commencé comme cela. L'observation s'est faite ensuite sur Saint Hilaire avec Rege. Nous avons constaté une chose, au bout de 15 jours d'accueil, le jeune voulait faire quelque chose avec les autres. Il y avait un moment à choisir entre le 10<sup>ème</sup> et le 15<sup>ème</sup> jour.

***JB : C'était qui les gamins de cette époque ?***

VV : C'étaient des gamins comme ceux de maintenant, ils venaient des T.E., ils étaient passés plus ou moins par la prison pour une courte durée.

Il y avait les rebelles de 1940-1941, les grands caïds. Le réseau des mineurs c'est un petit gang dans lequel il y avait toute une hiérarchie. Notre premier travail d'éducateur était de remonter la hiérarchie. On a donc essayé d'obtenir des renseignements, le soir on mettait au point les renseignements qu'on avait glané pendant la journée, mais la direction n'en savait rien. Quand on a connu la hiérarchie, nous avons commencé à nous attaquer aux grands ténors du Grand carré dont on ne s'occupait pas, mais qui commandaient par l'intermédiaire d'autres au Petit carré. On les a pris dans un coin, et on leur a foutu une bonne branlée, bien entendu, la règle était, on en parle pas pour que la direction ne le sache pas, mais c'était aussi sauver la figure du type vis-à-vis de ses copains, il fallait pas qu'il se soit fait tabasser par un éducateur et qu'il ait eu le dessous, il avait une écorchure, il était tombé...Moyennant quoi, on est allé voir le caïd des caïds, il n'était pas idiot, c'était un manouche et on lui a dit : « *si tu marches correctement, on va te permettre d'être libéré, c'est-à-dire de t'engager* ». A l'époque la voie la meilleure pour s'en aller était l'engagement militaire quelques mois avant les 21 ans.

***JB : Mais pendant l'occupation, y'avait-il des possibilités d'engagement ?***

VV : Oh, il y avait des combines avec la légion étrangère. On a démantelé cette affaire. On a pu entrer dans le jeu et enlever tous ceux qui faisaient sur les autres des pressions sexuelles, des pressions de force.

Voilà, ce qui nous a permis de travailler. Il a fallu se débarrasser des fortes têtes. On avait fait la vidange. Dhalenne m'a appelé : « *Il faut me donner les 20 ou 25 plus fortes têtes* ». Alors on a dressé une liste : 2 heures après sont arrivés 2 camions pénitentiaires, on les a foutus là-dedans et direction Aniane.

Tous ces évènements : la connaissance des réseaux, les caïds partis, la guerre, l'autonomie, tous ces évènements nous ont aidés. Cela nous a permis de vivre une période extraordinaire

jusqu'à la libération. Période très riche, on a fait de l'éducation, des tas de choses pour les mineurs. Il y avait quelques mineurs juifs, les allemands nous ont foutu la paix.

Dhalenne a très bien manœuvré, on payait un officier allemand qui était à Châteauroux, on le payait en traductions, moyennant quoi il nous passait des laissez-passer pour les mineurs. Quand les allemands nous embêtaient sur le terrain de sport ou ailleurs, la Feld gendarmerie venait les évacuer, il y avait un peu le couvre-feu qu'il fallait respecter.

***JB : Pendant cette période, avez-vous caché des jeunes juifs ?***

VV : Quand on recevait certains jeunes juifs, on voyait qu'ils arrivaient et qu'ils n'avaient rien fait. Souvent les allemands venaient prendre des renseignements sur tel ou tel mineur, notre couverture était toujours la même, on disait aux allemands, vous pouvez entrer, mais attention, ils sont tuberculeux ou syphilitiques, pas un entrain et ils se contentaient des renseignements qu'on leur donnait. Lorsqu'il y a eu de vrais résistants, on les cachait dans les locaux cellulaires, mais c'était très rare.

***JB : Aviez-vous des relations avec Saint-Maurice ?***

VV : Parallèlement à nous il y avait eu l'expérience de Lamotte-Beuvron avec Hourcq qui avait comme sous-ordre Courtois. Après les erreurs du début avec Guerin-Desjardins, Hourcq en 1938 s'était lancé à fond dans le professionnel. Si bien que pendant la guerre, il y a eu une dualité entre les éducateurs de Lamotte et de Saint-Hilaire. Le recrutement avait été différent des 2 côtés, Lamotte disait : « *Apprentissage d'abord* », nous on disait : « *Education d'abord* ».

Comme ils avaient mis l'accent sur l'aspect professionnel, les éducateurs n'avaient pas à Lamotte le rôle que nous avons, si bien qu'en 1945, la majorité des éducateurs de Lamotte ont fait le choix de la pénitencière. Ceux de Saint-Hilaire sont au contraire restés dans l'Éducation surveillée.

A Lamotte, l'instructeur était le numéro 1, l'éducateur était un peu l'homme à tout faire. A Saint-Hilaire, l'éducateur était le numéro 1.

Hourcq disparaît très vite et est remplacé par Courtois qui emboîte le pas de Hourcq. A Lamotte, ils se sont placés dans un cadre existant : l'enseignement technique. Nous à Saint-Hilaire, il a fallu créer le cadre, on est venu à l'enseignement professionnel qu'après parce qu'il fallait des diplômes pour les jeunes.

En dehors de l'engagement, le moyen de sortir à Saint-Hilaire était le placement agricole. On en avait 100 dehors, presque 300 dedans à un moment. On a pointé à Saint-Hilaire jusqu'à 450 mineurs avec Chanteloup et Rabaté. Les types dehors, ils étaient heureux, ils gagnaient de l'argent, ils avaient un pécule, ils mangeaient bien. Toute cette période de la guerre a été une période riche.

Si bien qu'en 1945, quand a été créée l'éducation surveillée, tout était en place, il n'y avait rien à inventer. La partie professionnelle était très au point par Lamotte, sur le plan éducatif à Saint-Hilaire on avait lancé l'observation, l'accueil, les veillées, les jeux, les travaux dirigés, le scoutisme, les promenades, on avait le théâtre, la fanfare, c'était des moyens de sortie pour nous, on allait dans les communes faire du théâtre au profit des prisonniers, avec la musique on animait les fêtes de villages, il y avait 70 exécutants ça attirait du monde.

**JB : Peut-on dire que l'arrivée des éducateurs favorise l'ouverture de l'institution sur l'extérieur ?**

VV : C'est pas l'arrivée des éducateurs, la mentalité du pays à Aniane comme à Roiffé comme partout était hostile. Les mineurs étaient considérés comme dangereux, c'étaient des réprouvés. La population renchérisait sur les surveillants pour visser. L'arrivée des moniteurs-éducateurs a essayé de faire mieux comprendre aux gens ce qu'étaient les jeunes, et les sorties ont changé la mentalité de la population.

[Note de Jacques Bourquin : *Suit un long passage sur Aniane où Ventré explique comment en 1957 il ouvre l'établissement sur l'extérieur, c'était comme Saint-Hilaire en 1942*].

A Saint-Hilaire ce qui est important, c'était les vendanges. Les viticulteurs ne trouvaient personne pour vendanger, les gens commençaient à ne plus vouloir travailler, les enfants non plus. On envoyait nos jeunes, ce contact a été heureux car les mineurs aussi étaient hostiles au pays. Je mettais deux mineurs par équipe et ça les réconciliait avec les gens. Les gens trouvaient « le petit sympathique », quand ils sortaient le dimanche après-midi dans le village, ils retrouvaient des gens qui leurs disaient bonjour, chose qui avant aurait été impossible.

En 1945, il y avait tout pour démarrer. Il y a eu cette chose importante. En 1945 une grosse partie des éducateurs de Lamotte était partie. Il y a eu un gros appel d'air. A Saint-Hilaire, on s'est trouvé 7 à avoir près de 10 ans d'ancienneté, formant les premiers directeurs. On s'est trouvé presque une famille, le seul qui détonnait c'était Courtois. Et puis [*cherche le nom...*]

**JB : Meurillon ?**

VV : Non, celui-là, ne compte pas, il a été vidé à la libération, c'est pas un type important.

Cambus lui était de l'école de Courtois depuis 1937.

Dans les réunions de directeurs, il y avait Courtois qui disait : « *Je suis l'homme indispensable, si je lâche Saint Maurice, ne serai-ce qu'un quart d'heure, ça ne marchera pas* ». Il faisait le chauffeur, le veilleur de nuit...C'était sa mentalité, il détonnait parmi nous, car on faisait des réunions de directeurs, on essayait d'unifier nos méthodes, on cherchait à ce que tout le monde travaille dans le même état d'esprit et que chacun se nourrisse des expériences des autres. Courtois venait en courant d'air, il nous traitait du haut de sa dignité, on était que des rouspés de sansonnet et Cambus qui dirigeait Aniane nous disait que rien n'était applicable à Aniane en dehors de ce qu'il faisait. Aniane continuait à recevoir les fortes têtes, c'était la poubelle de l'éducation surveillée. Moi, toujours un peu bavard, je me freinais avec Courtois, il y avait une sorte de paix surveillée entre nous. Courtois se méfiait, je me méfiais, on était pas sur la même longueur d'onde. Dès que l'on discutait méthode, Courtois se mettait hors-jeu, quand à Cambus, il rentrait dans le mastic, ça colle pas, il n'y a que la force qui commande mais il avait quelques raisons. A ce moment, je commençais à attaquer Cambus, car ça m'embêtait d'avoir cette épine irritative avec Aniane qui était un boulet.

**JB : Est-ce que ce boulet n'était pas facilitateur pour les autres établissements dans la mesure où on lui envoyait les cas les plus durs ?**

VV : Oui bien sûr, mais ça faisait le jeu de Cambus qui disait à la direction, comme si il avait de la dynamite à la main : « *si vous faites les rigolos, je lâche tout* ». Et la direction freinait. Cambus a toujours bénéficié de la protection de la direction qu'il menaçait avec sa grenade. Ça soulageait l'administration. Aniane, quand il y avait un type qui posait des problèmes, on l'expatriait là. Donc je rentre en difficulté avec Cambus et lui disant : « *Ça colle pas, les types* »

*ils sont pas différents, on t'envoie des fortes têtes et tu les mets dans des quartiers disciplinaires* ». Ça m'autorisait à lui dire : « *Tu me fais rigoler !* ».

Là on commençait à être avec Michard tout d'abord à Marly. Après cette altercation avec Cambus, je suis appelé par Michard et Ceccaldi. J'avais lancé une boutade à Cambus : « *j'irais bien à ta place* », c'était resté dans la tête de Ceccaldi, c'est ressorti plus tard, au départ de Courtois de Lamotte en 1957. Lamotte me tentait, je voulais aller porter des fanons dans ce fief : « *Courtois, je dois être honnête avec vous, je veux aller à Lamotte, mais je ne ferai rien de ce que vous faites, je prendrai un autre chemin* ». Courtois m'a dit : « *Alors dans ce cas je préfère Cambus* ». Je lui ai dit : « *Méfiez-vous, Saint Maurice n'y gagnera pas* ». Je retourne à la direction, je leur dis : « *Saint Maurice, ça ne va pas, Courtois ne veut pas* ». La direction tenait Courtois en estime, il le méritait, c'était un grand type. La direction me dit : « *On voudrait que Cambus s'en aille d'Aniane, et on se rappelle ce que vous avez dit d'Aniane* ». Je dis que je veux bien prendre Aniane mais « *je fais un marché avec vous, vous me donnez carte blanche. Si dans 6 mois, je n'ai pas réussi, vous me foutez à la porte, c'est clair* ».

Cambus est parti à Saint Maurice et j'ai pris Aniane où mon premier travail a été de démolir les locaux cellulaires.

Dans l'intervalle, en 1945, j'avais été nommé chef des services administratifs à Savigny, pour redresser la comptabilité du CO. Dieu sait, les problèmes que j'ai eu à ce moment-là, enfin paix au centre, et à ceux qui en étaient responsables ! L'éducation surveillée a failli sauter !

***JB : Expliquez.***

VV : On avait mis Sinoir à Savigny. L'administration a tout de suite voulu jouer le jeu pédagogique, Sinoir était un type de grande qualité en socio-pédagogie mais il ne connaissait rien dans le métier, et le pauvre Sinoir il a fait ce qu'on a fait au début à Lamotte, avec son équipe d'éducateurs qu'il avait séduits, car il était très séduisant, c'était un beau parleur, un bel esprit, il avait voulu faire tout un tas de choses très libérales à tel point que ça avait foutu une véritable pagaille. Sur le plan comptabilité, il avait mélangé, non pas qu'il ait pris quelque chose, son portefeuille avec le truc, il n'y avait pas de comptabilité. L'inspecteur général qui était venu à ce moment avait dit bon, ben...Il y avait une nouvelle dualité, qui n'était pas celle d'aujourd'hui, la santé était en nous mais, il y avait l'inspecteur général Pinatel qui voulait être directeur de l'éducation surveillée. Grande lutte entre Pinatel et Ceccaldi. Pinatel guignait l'éducation surveillée, il ne [...] par l'inspection générale et en même temps cherchait à démolir l'éducation surveillée. Quand Ceccaldi a vu cela, pour ne pas se faire contrer, a passé le concours d'inspection générale et il est sorti majeur. Il a pu dire à Pinatel : « *Doucement les basses* ».

***JB : Vous dites qu'à ce moment Ceccaldi passe le concours de l'inspection générale ?***

VV : Oui, je ne sais pas exactement, il a passé quelque chose dans cette zone pour neutraliser Pinatel.

A ce moment, il y a un réel désordre, sur le plan de Sinoir. L'éducation surveillée était en mal. J'avais eu la chance d'avoir subi à l'époque l'inspection générale à Saint-Hilaire où j'étais sous-directeur. Cet inspecteur général a dit à la direction : « *je connais un gars qui peut vous rétablir l'affaire* ». C'était beaucoup d'honneur qu'il me faisait, moyennant quoi on m'envoie fin 45 à Savigny je m'installe rue de Madrid pour être au centre des établissements parisiens, là, je fais de l'acrobatie sur le plan comptable, on va à la cour des comptes, on tire l'affaire du mieux qu'on a pu. Je fais savoir à la direction que Sinoir comme psychologue au



C.O. de Paris, c'était bien, mais que normalement il devait y avoir un directeur qui devait venir : Dhalenne.

Dhalenne est appelé à Paris il fallait donc recouvrir Saint-Hilaire, j'y suis donc reparti. Nous avions sous Dhalenne, la même ancienneté Lecuyer et moi. Pendant que j'étais à Paris, Lecuyer fonctionnait comme sous-directeur, il a eu des difficultés à Chanteloup avec madame Vincendon. Il a été très maladroit. Les Vincendon étaient des pédagogues de haute classe, Lecuyer ne s'est pas rendu compte qu'il avait à faire à des gens extrêmement capables qui avaient de hautes relations dans les milieux sociologiques, c'étaient des champions. Il a voulu mettre son grain de sel à Chanteloup, il s'est heurté avec madame Vincendon et ça a fait des étincelles, alors que moi j'étais bien avec les Vincendon. Il fallait donc que Lecuyer parte. J'ai alors proposé que Lecuyer vienne me remplacer à Savigny. L'administration était très contente que je retourne à Saint-Hilaire et que je les débarbouille d'un peu d'ennuis. Je laissais les Vincendon totalement autonomes sur le plan pédagogique, je leur donnais un coup de main sur le plan administratif où ils étaient moins champions.

Vous savez comment sont partis les Vincendon ? Il y a eu un incendie allumé vraisemblablement par un mineur dans les combles de Chanteloup. Dès que j'ai su, je suis arrivé avec une équipe d'instructeurs et je dis à madame Vincendon : « *laissez-moi faire, montons sur le toit avant que les pompiers n'arrivent, nous cassons les tuiles, quand les pompiers sont là on ne peut plus rien faire.* » Madame Vincendon me dit : « *Non pas question* », elle appelle les pompiers. Quand ils sont arrivés, une partie de la toiture était tombée, la gendarmerie est arrivée, et ont interrogé les jeunes qui ont dit des foules d'âneries, j'ai dit à madame Vincendon : « *défendez-vous, ne laissez pas parler les jeunes, ils vont raconter n'importe quoi, surtout des moutards comme ça. Prenez l'initiative, faites vous-même l'interrogatoire* ». Elle n'a pas voulu, elle a laissé faire l'interrogatoire aux gendarmes, ils ont noté tout ce qu'ils ont voulu. Le procureur s'en est occupé. Les Vincendon ont été obligés de partir. C'est tout juste si on ne leur a pas dit qu'ils avaient [...] les gosses.

D'ailleurs, c'est un peu ce qui est arrivé à Buzenac quelques années après à Spoir, il a laissé faire une enquête, les gosses ont raconté qu'on les avait laissé monter sur une rampe d'escaliers.

***JB : Les éducateurs qui vous ont connus à la fin de la guerre disent que la grande période de Saint-Hilaire commence en 1947 avec votre direction ?***

***VV*** : Oh c'est facile, en 1945, il y a tout l'acquis.

***JB : Mais plus beaucoup d'éducateurs, la majorité est partie à la libération.***

***VV*** : Oh il restait des types qui pensaient ; alors Bernard, Thapon, Richard, puis les nouveaux qui arrivaient, on faisait pour les mettre en état. Ils passaient d'abord entre les mains de Richard à l'accueil.

En 1947, en revenant à Saint-Hilaire, les gens ont gardé le souvenir de Dhalenne et de ce que l'on avait fait. J'arrive de Paris avec le parapluie : un blanc-seing et l'appui de Gilquin.

J'avais dressé un plan que je propose aux gens qui sont là, avant de prendre la porte : « *Etes-vous d'accord ?* ». Il y en a un qui n'est pas d'accord, c'est Nantier, alors on se sépare et Nantier part à Neufchâteau.

**JB : Quels sont les grandes lignes de ce plan ?**

VV : En 1947 :

- c'est reprendre, lancer l'enseignement scolaire, à raison d'une demie journée d'enseignement scolaire et une demie journée d'enseignement professionnel.
- Un enseignement professionnel progressif sur 2 ans. Formation complète en 2 ans. J'avais fait des courbes de Gauss, au bout de 2 ans, il y avait perte. Il faut donc réussir dans cette période. J'avais divisé le travail en :
  - Une période d'adaptation avec formation polyvalente à partir de 2 grands ateliers de base : une orientation métaux et une orientation bâtiments. C'était la 1<sup>ère</sup> année.
  - La 2<sup>ème</sup> année la spécialisation dans un métier avec un examen professionnel.
- Sur la partie éducative, partant du principe qu'il y avait des périodes, c'était du Piaget avant l'âge. Une période d'expectative, de bagarre, où le gamin ne se laisserait pas faire, cela durait environ 9 mois. Une recherche de stabilité. Une fois qu'on avait atteint ce seuil, c'était du gâteau.

Il y avait la sortie, l'examen qui était au bout, les éducateurs étaient stabilisés dans le groupe, on prenait le jeune à zéro et le menait jusqu'au bout. La 2<sup>ème</sup> année, c'était une période de roue libre. Voilà les grandes lignes de cette affaire !

Tout d'abord, un truc de prestige.

Comme j'avais un blanc-seing de Ceccaldi et Gilquin avec qui le personnel cadre de Saint-Hilaire était d'accord. J'avais dit à la direction, pour que je réussisse à faire un grand coup, j'avais dit à Ceccaldi : « *Vous verrez, je réunis tout le personnel, j'expose tout mon plan, je réponds à toutes les questions, et vous, vous dites si vous êtes d'accord ou non, à ce moment, je prends les rênes ou je m'en vais.* » chose dite, chose faite. Ceccaldi vient, je lis mon rapport dans la salle des fêtes, naturellement personne n'a dit ouf, mais Ceccaldi s'est levé en disant que nous étions absolument d'accord. C'était la passation de pouvoir, une approbation aux yeux de tout le monde que la direction était d'accord.

**JB : Vous êtes donc investi !**

VV : C'était voulu. Alors j'ai fait casser par tous les élèves les cages à poule, ça a été spectaculaire.

**JB : Ce plan, vous en aviez parlé aux élèves ?**

VV : Oui bien sûr, mais ils étaient moins sensibles aux aspects techniques. Je leur avait simplement dit : la suppression des cages à poule, qu'on envisagerait des sorties, des permissions, des réceptions dans les familles de Saumur, que le matin il y aurait un petit speech de prise en main, des choses qui pouvaient les séduire. Je leur ai dit aussi que j'avais fait un pari sur 2 ans avec un an de post cure pour vous aider et pas pour vous surveiller, si vous avez besoin d'argent, de vêtements.

Ce qui était important c'était les rapports de plus en plus étroits avec le pays, avec Roiffé et Fontevault encore sensibilisés à des problèmes anciens, c'était difficile, il y avait encore dans les habitants, des familles de surveillants. J'ai donc joué sur Saumur. L'école de cavalerie où j'avais sensibilisé les jeunes officiers pour qu'ils s'occupent de nos jeunes, ils venaient passer le week-end à Saint-Hilaire. J'avais aussi intéressé Poitier et Chatelleraut, le sous-préfet, le conseiller général. On arrivait à avoir des moyens. J'ai ralenti le placement agricole et je l'ai remplacé par l'enseignement professionnel. J'ai converti une partie agricole de l'établissement en jardin potager. C'était des ouvriers agricoles qui progressivement faisaient marcher la baraque.

Puis je lance l'enseignement scolaire. Michard n'avait pas très confiance en moi sur le plan scolaire, il m'avait nommé Prévost comme sous-directeur, un des enseignants que Michard avait pris à l'E.N. en 1945. Je l'avais accepté comme sous-directeur pour neutraliser Michard. Ça n'a pas marché, dans sa classe c'était peut-être un champion, comme sous-directeur il ne valait rien, il est parti à Savigny puis ensuite est retourné à l'E.N.

Puis j'ai eu Poumet qui venait de Belle-Île où il y avait eu la révolte (1948). Il était rétrogradé sous-directeur, c'était un bon copain, comme j'ai dit à la direction : « il n'y a que moi qui peut le prendre » mais ça n'a pas été un sous-directeur idéal, il était rigide... Quand Poumet m'a remplacé à Saint-Hilaire en 1957, ça n'a plus marché. Mais j'avais de la chance Thapon, Bernard, deux piliers solides qui s'entendaient comme larrons en foire, absolument sûrs.

J'avais mis une affiche pour le personnel « Quand quelqu'un fait quelque chose de bien sans qu'on lui demande, c'est un maître. Quelqu'un qui le fait quand on lui demande une fois, c'est un chef. Quand on doit le demander plusieurs fois, c'est un emmerdeur ».

A l'époque, j'aimais travailler avec des slogans.

***JB : Pourquoi Michard ne vous faisait pas confiance ?***

VV : Michard me considérait comme incapable sur le plan de l'enseignement. Je n'étais pas issu des cadres de l'E.N. J'étais instituteur pénitentiaire, je n'avais pas eu de formation de base. J'ai tout de même passé un certificat d'aptitude pédagogique. Quand à mon poulain, il ne m'a pas apporté grand-chose, car il ne connaissait pas nos mineurs.

***JB : Ces gamins, quel type de gamins étaient-ils ?***

VV : Ils étaient très faciles. Ils ont un tas de besoin qu'ils ne savent pas exprimer, mais si on leur fait apparaître, ils sont très faciles.

L'E.S., c'est une histoire d'effectifs, je l'ai dit souvent à Ceccaldi quand on voulait créer des maisons de sécurité. « Le nombre crée des difficultés, plus on veut mettre d'animaux ensemble, plus ils se battent ».

Si vous faites des groupes de 5 ou 6, pas de problème, il y a des règles sociologiques, j'ai appris cela en faisant du bateau. Là c'est pareil, dans les gens que nous traitons, à 10/12 on a la maîtrise. Il faut que le poids de l'éducateur neutralise le poids du groupe. Dans un groupe de faible nombre, l'éducateur a du poids. Il peut intervenir plus facilement auprès du mineur plus personnellement. Puis ensuite, les problèmes de discipline se réduisent une fois que le mineur a passé le cap de jeter sa gourme. Il y a la période du dressage, comme le cheval, c'est naturel le cheval n'aime pas le mors. De toute manière, il ne faut pas s'attendre à trop de satisfaction.

J'avais étudié 20 cas classiques de difficulté. J'avais dit au personnel : « Vous rencontrerez fatalement ces 20 cas. Voilà la réponse à donner ». Ils rentreront toujours dans ces choses-là, la réponse elle est en face. Tous les éducateurs se confrontent aux mêmes problèmes.

Deuxièmement, le fait de donner l'élément de réponse, de dire aux gens ce que vous rencontrez, c'est classique : ça désensibilise les problèmes. Ça c'était un gros point sur lequel je jouais beaucoup. J'ai joué aussi sur un autre point qui était le rôle du sous-directeur et celui du directeur, le rôle de Barre et de Giscard, le rôle du père et de la mère. Il y a un rôle constant à jouer, tantôt l'un qui va être le monsieur rigide, tantôt l'autre, de préférence on envoie à la bagarre le sous-directeur, il faut qu'il le sache, c'est classique, ça fait partie de son boulot. Le directeur reste derrière pour ramasser les morceaux, il va se faire gratifier un peu, mais c'est pas là le problème. Le problème, c'est d'enlever l'épine irritative et de permettre que la règle soit là. Si le directeur vient et suspend par un droit de grâce, on sait

que c'est pas classique, on donne la grâce à un condamné à mort, mais on touche pas à la règle, ça permet de supprimer quelques erreurs.

Une grande politique à cette époque après, a été de faire comprendre au personnel qu'il n'a pas toujours raison, bien sûr ils sont hommes, ils peuvent se tromper. C'est plus facile quand on est arbitre, que quand on est dans le mastic. La solution pour moi était toujours la même, une infraction, il faut dire que 8 fois sur 10 le personnel a tort parce qu'il n'a pas vu, pas senti, pas prévu, parce qu'il était énervé, mais pour le gamin ça ne colle pas.

La technique était d'avertir le personnel « Moi je suis pas d'accord avec vous, je veux bien admettre qu'à votre place, j'aurais fait comme vous, mais je ne veux pas, moi directeur, vous couvrir. D'un autre côté, il faut que vous vous sortiez d'affaire, alors je vais faire venir le gars et réconcilier l'affaire, et ne vous vexez pas ». J'appelais le gars, il me racontait son affaire et je commençais par lui dire qu'il avait raison. Ça tombait de 3 degrés la fièvre. Plus il m'expliquait, plus je lui disais : « *Tu as peut-être exagéré* » « *Il faut te rendre compte que des gamins comme toi, il y en a plusieurs* » mais en tout en lui disant qu'il avait raison.

Essayez de faire comprendre l'instructeur et l'élève et dire à l'élève, c'était dans les techniques que j'avais mises au point. « *Que veux-tu ? Tu veux que je le sanctionne, que je le renvoie ?* » là je faisais appel à l'esprit peuple, jamais personne ne voudrait être responsable d'une sanction.

Alors là je disais au type, comment on va arranger cela, je vais vous appeler tous les 2, alors j'appelais l'instructeur ou l'éducateur : « *Voilà vous avez peut-être eu la main un peu leste, mais l'élève il a de l'estime pour vous, si vous voulez on neutralise l'affaire, vous allez retourner tous les 2* » et ils partaient copains comme cochons.

Ça c'était un peu dur à avaler pour le personnel « je comprends que vous soyez énervé, mais vous avez perdu les pédales ».

Alors vous voyez il y a tout un tas de petites choses, de mécanismes psychologiques qu'il faut arriver à faire comprendre.

Au début à Saint-Hilaire, je faisais le billet du matin, on me l'a beaucoup reproché, car j'avais mis des hauts parleurs. Tous les matins pendant dix minutes : pan, pan, pan...Je hasardais la moralité du jour, je me faisais aucune illusion, mais il est un fait que d'une certaine façon il en restait quelque chose ou il n'en restait rien, mais ça ne faisait pas de mal.

De même je mettais la musique pendant le temps de récréation, tout cela pour éviter tout un tas de conciliabules, ainsi je distrayais les oreilles de tout un tas de conneries qui pouvaient se raconter. Tout ça c'était des manœuvres de diversion. On m'a beaucoup reproché l'histoire des couleurs, le côté un peu militariste, c'était une façon de créer un esprit école, un état d'esprit, nous faisons partie du même groupe, nous sommes ensemble le matin.

***JB : Est-ce qu'il y avait à partir de cet esprit maison, une suite lorsque les jeunes étaient rentrés chez eux. On a parlé de l'Association des Anciens créées par Courtois à Saint-Maurice.***

VV : Je n'étais pas d'accord avec ça. Courtois a surtout créé un système autour de lui, pas autour de Saint-Maurice et alors il réunissait les anciens, il les recevait chez lui. Il neutralisait les autres personnels...

Moi j'ai essayé de mobiliser les gens autour de l'école. J'avais fait un fanion de Saint-Hilaire. Quand on faisait un prêt à un jeune, c'était l'école qui le faisait, avec Courtois on avait toujours que c'était lui qui le faisait, ce qui était vrai très souvent, il était très généreux.

A Aniane j'avais un slogan « former des hommes demain ». je voulais que les types aient l'impression d'avoir quelque chose entre eux, ils appartenaient à quelque chose. Avec Dhalenne, pendant la guerre, les rassemblés autour du drapeau à 8h c'était partager quelque chose. Si vous êtes au drapeau à 8h, nous y sommes aussi. C'était une façon de se rassembler autour d'une idée, une école. J'ai peut-être subi quelques influences, ça n'a pas réussi, mais ça ne fait rien.

Je faisais beaucoup de réunions de personnels, de cadres, moins qu'avec Dhalenne où c'était 2h tous les matins, une réunion par semaine, ensuite ça roule ! La ligne de conduite de la réunion est fixée et écrite. Les désaccords pouvaient se dire, mais il fallait arriver à un consensus.

Je reviens aux élèves, ceux sont des types faciles, ils ont besoin de tout, on a les moyens de le leur donner, une fois qu'on travaille pour eux, qu'on ne cherche pas à leur nuire, ça devient très simple à condition qu'il n'y ait pas, comme je vous l'ai dit, de trop gros effectifs. Ce que a tué l'EN c'est quand dans les lycées on est passé de 300 à 2000 élèves, ça sort de l'épure, c'est hors de l'échelle humaine. C'est pareil à l'ES, pour un établissement 40 types c'est pas assez, on ne peut faire qu'une équipe de foot et de rugby. Moins de 12 par groupes on ne peut rien faire. Dans l'ensemble dans un établissement : 100 c'est un bon potentiel.

***JB : Avez-vous pendant la guerre et à la fin de guerre des rapports avec le secteur privé ?***

VV : Quand nous nous sommes lancés pendant la guerre, le secteur privé était en flèche. On a commencé à prendre du poids dès 1946. Le secteur privé, à ce moment, était descendu, Mettray était fermé ( ?)

***JB : Non ce n'est pas du secteur privé des colonies pénitentiaires dont je vous parle, mais celui qui prenait sens pendant la guerre après Ker-goat, des personnalités comme Joubrel.***

VV : Ah oui Joubrel, j'ai eu des rapports avec lui en tant que chef scout. Le privé partait sur des expériences un peu dans l'idée des villages d'enfants avec la vie communautaire proche du scoutisme. Moi inspiré par le scoutisme Extension je m'en suis servi qu'au niveau des loisirs alors que toute leur pédagogie était centrée là-dessus, ce qui n'était pas rentable. Il faisait du petit bricolage, mais ça n'allait pas plus loin. C'était bien de vivre en autarcie, mais ce n'était pas exportable. Ce qui était bien c'était l'acceptation des règles communautaires, je m'en suis servi avec le scoutisme, acceptation d'un certain nombre de règles. J'ai bien connu Jaouen. C'était un franc-tireur, mais à force de vivre avec ses délinquants, j'ai passé des nuits avec lui à la porte de Clichy parce que je voulais voir les mineurs que je connaissais autrement, à l'état sauvage. Jaouen dis-je, il adoptait trop leur point de vue, il les soutenait trop, il faisait partie de l'équipe de Deligny qui disait : « En foutant une bombe dans certains quartiers de Paris, on fera plus de travail qu'en une carrière d'éducateur ».

Vous voyez, il faut pas aller trop loin, on ne peut pas se promener avec ses sentiments personnels quand on fait de l'éducation il faut pas trop jouer le jeu. A Saint-Hilaire en 1945 Richard Dérivait quand dans son travail avec les jeunes, il revivait son enfance à l'assistance publique. Que l'on éprouve que la société a tort, que les parents ne sont pas toujours très bien, qu'on le sache, qu'à la rigueur on n'en porte excuse aux jeunes, mais ce n'est pas une raison de se baisser jusqu'à lui. C'est là que ça glissait, vouloir comprendre, c'est pas accepter.

Il fallait tenir la rampe. Je veux bien comprendre, je ne te prépare pas pour vivre dans un cercle idéal, demain tu trouveras un patron qui voudra que tu sois à l'heure, que ça soit degueulasse, épouvantable, je suis d'accord !

J'ai dit souvent à Jaouen : « Que les patrons soient des salauds, qu'ils exploitent nos gosses, mais c'est comme cela ! C'est pas mon problème, on n'est pas là pour réformer l'humanité ». Vous avez des pauvres types, demain il faut qu'ils travaillent. Ce qu'il faut, c'est que le type demain il puisse casser la croûte, qu'il ait un lit.

***JB : En 1945, que saviez-vous et que pensiez-vous de la rééducation des filles ?***

VV : la rééducation des filles, là vous évoquez Lutz. Personnage intéressant, on s'entendait pas mal. La conception de l'époque, c'était Cadillac, j'y suis allé, le spectacle que j'y ai vu m'a un peu écœuré, ces filles qui cherchaient à se faire voir, ce qu'on leur donnait, ce n'était pas réjouissant. Lutz arrive et veut changer cela. Il comprend tout de suite qu'il faut évacuer les filles de là. Il les emmène à Fresnes où il y a eu une très grosse erreur par celui qui a fait la conduite. Au départ on leur a dit qu'on les emmenait à Paris pour les libérer. En fait on les a mis à Fresnes parce que Lutz souhaitait les avoir plus près.

**!!!![Fin du fichier audio] !!!!**

Quand elles sont arrivées à Fresnes (fin 1946) ça a été effrayant, elles ont tout cassé. Dhalenne les a reçu avec moi, car il venait d'arriver à Paris, elles nous ont [...] de sottises.

Nous, on ne croyait pas à la rééducation des filles. Elles étaient plus âgées que les garçons, elles étaient plus enracinées dans la turpitude.

Nos garçons, ils ont toujours un petit côté ouvrier qui sommeille dans leur cœur. Pour les filles, le travail zéro, le plus souvent, elles avaient déjà une [...] prostituée.

Il y a eu Mademoiselle Riehl, c'était une grande femme, c'est elle qui a tout fait. Mademoiselle Riehl poussée par Lutz a fait un travail important et valable.

Mais de toute manière, la fille est plus conditionnée que le garçon, puis je suis très ignorant de ce problème.

Pour les garçons, c'est très simple, il y a ce côté ouvrier, affectif, facile, et puis ils ont envie de voler de leurs propres ailes. Les réunions d'anciens à la Courtois, c'est une ânerie. Ce qu'ils veulent, c'est neutraliser cette période de leur vie. Il faut qu'ils décrochent mais en même temps on a envie de savoir ce qu'ils deviennent, c'est comme le service après-vente. Après 2 ans de leur sortie je pouvais prendre le casier judiciaire B2, là j'avais des pourcentages :

- 50% ne rechutaient pas.
- Sur les 50% qui rechutaient,  $\frac{3}{4}$  rechutait 1 fois et 15% de nombreuses fois.

D'où l'importance de la post cure qu'on mit très vite en place. Souvent je me dis qu'on marchait à l'étoile !